

ne tenant plus au monde humain que par deux fils de cuivre, un homme qu'une fausse manœuvre peut ensevelir vivant. Si on a jugé que la remontée de la corde pourrait s'effectuer dans de bonnes conditions, il est rare que cette corde n'amène pas avec elle, sous forme de surprise, quelque gracieux envoi : vieux soulier, piège à renard, lanterne rouillée, ou crâne de cheval soigneusement empaqueté dans un sac en toile.

Car on trouve de tout au fond des avens : des pièges avec lesquels les animaux pris vont se précipiter affolés, — des fagots, des troncs d'arbres, des outils, même, un jour, une roue de voiture neuve qui fit la joie d'un charron et valut à nos hommes un litre d'eau-de-vie, — et surtout (c'est peut-être ce qui nous ennuyait le plus dans nos périlleuses descentes) les carcasses en décomposition des bestiaux tombés par accident ou jetés là après leur mort : pour les Causse-nards en effet les avens tiennent lieu de voirie. Maintes fois nous n'avons pu supporter l'horrible odeur de ces charniers qu'en brûlant sans discontinuité du papier d'Arménie ou de l'encens.

Souvent, les avens sont formés de plusieurs puits successifs en profondeur. Parvenus en bas du premier il faut alors répéter ces manœuvres pour expédier de nouveaux aides et engins. S'il y a une rivière on descend les bateaux dans leurs sacs, on procède au montage, et vogue la galère à la recherche du sombre inconnu. Et bien des gouffres nous ont demandé ainsi plusieurs jours de travail et des nuits complètes sous terre : car les cordes s'entortillaient, les échelles s'engageaient dans des fissures ; les ordres téléphoniques étaient mal compris. Et alors venaient les impatiences, les imprécations provoquées par l'énervement inévitable en telle occurrence ; tout cela donne une idée des innombrables et méticuleuses précautions indispensables pour éviter, non seulement des accidents, mais encore des catastrophes, car on jongle avec l'existence dans le gouffre immense et vide, et la moindre maladresse serait la mort.

Lorsque nous descendions dans les abîmes obscurs, les vieilles femmes se signaient et marmottaient entre deux *Pater* : « Pour sûr vous y descendrez, nos bons Messieurs, mais vous n'en remonterez jamais plus. » Ou bien : « Y o dé nésci de touto mène » (Il y a des fous de toute espèce). — Et les paysans de nous dire : « C'est y pour faire un trou comme ça dans votre pays, que vous venez tirer le plan de celui-là ? » Quant aux braves curés de campagne, chez lesquels nous logions souvent faute d'auberge, ils nous octroyaient de paternelles bénédictions.

Parfois, nous ne pouvions recruter qu'à grand'peine les quelques hommes nécessaires pour aider notre propre escouade à manipuler tout notre matériel.

Et ce matériel ne stupéfiait pas que les gamins et les badauds. Quand par malheur nous opérions un dimanche, des villages entiers s'ameutaient au bord de l'aven du jour, encombrant indiscrètement le champ de bataille que nous appelions, non sans quelque superstition, *le lieu du sinistre*. Nous-mêmes, nous nous prenions quelquefois à sourire devant cette accumulation de cordages, de poulies, de treuils, de chèvres, d'échelles de cordes et de bois, de pioches et de masses, d'ustensiles variés d'éclairage (magnésium, électricité, lanternes), amenés en pleine montagne, dans des chemins invraisemblables, sur plusieurs voitures aux ressorts surnaturels, sans parler des appareils de topographie, de photographie, des vêtements de rechange, provisions de bouche, bonbonnes de vin et menus bagages. Le tout manœuvré par une dizaine d'hommes travaillant militairement sous les ordres de nos deux dévoués chefs d'équipe Louis Armand et Émile Foulquier, disciplinés, solides et agiles comme les pompiers parisiens, seuls